

Étude de texte n° 2, *Lorenzaccio*, Acte I, scène 4 (la scène de l'épée), p. 46 à 53.

Scène longue et complexe dont nous ne dirons que l'essentiel dans notre commentaire principalement guidé par **la mise en question du personnage de Lorenzo** (la mise en scène de sa personnalité dans le discours des autres, dans le sien, dans son comportement) et le thème de la croyance (**que s'agit-il de « croire » ou plutôt de « faire croire » et à qui?**).

Observons d'abord **la répartition sociale** des principaux personnages présents sur le plateau :

- les membres de l'Eglise (hauts dignitaires du clergé représentant de l'autorité papale, en l'occurrence Paul III, un Farnèse, qui a succédé à Clément VII, un Médicis) : les cardinaux Valori et Cibo.
- Le duc, Alexandre de Médicis, souverain de Florence (« César et le pape ont fait de moi un roi », l. 14-15, p. 46).
- Les conseillers du prince ou ses deux interlocuteurs privilégiés : Sire Maurice (chancelier des Huit, *cf.* note 6, p. 26) et Lorenzo qui se querellent (à partir du bas de la p. 50).

Nous proposerons une lecture de ce passage en fonction de ces personnages, de leurs attitudes et de leurs paroles. **Problématisons** plus précisément toutefois : dans quelle mesure Lorenzo mérite-t-il son surnom de « **Lorenzaccio** » (l. 58, p. 48) ? Pourquoi apparaît-il comme un personnage à abattre en dépit de sa faiblesse et de l'affection que lui porte le duc ? N'est-il pas un être paradoxal : redoutable dans sa parole, méprisable dans sa couardise ? Est-il ou n'est-il pas dangereux et pour qui ? Autant de questions qui peuvent traverser l'esprit du lecteur spectateur ...

Trois axes s'esquissent pour caractériser cette scène :

- une scène **politique** : la cour du duc, en l'occurrence sa personne et ses courtisans conseillers (*N. B.* : la quasi inreprésentabilité de la didascalie initiale, haut de la p. 56) ;
- une scène **judiciaire** : c'est bien le procès de Lorenzo qui est ici mené avec comme accusateurs Valori, Cibo et Maurice face à un accusé, Lorenzo, défendu et soutenu par celui qui devrait en être le juge, à savoir le duc Alexandre lui-même ;
- une scène **d'action** : le duel manqué entre sire Maurice et Lorenzo qui s'évanouit.

Commençons par **les ecclésiastiques** : le cardinal Valori et le cardinal Cibo qui ont **chacun un rôle d'accusateur** et de mise en valeur de la culpabilité de Lorenzo, réfugié en quelque sorte à Florence auprès de son cousin Médicis.

Valori est l'émissaire apostolique du pape Paul III (l. 3) ; il tente, sur un ton diplomatique euphémistique, de faire comprendre à Alexandre que le pape désapprouve l'exercice de son pouvoir (l. 6-9) ; il représente **une autorité religieuse** dans son aspect temporel politique (le pouvoir papal) et moral (*cf.* l'ironique réplique d'Alexandre, l. 22-24, p. 47 où l'on discerne bien l'anticléricisme libéral de Musset lui-même).

Que vient-il réclamer ? Lorenzo (l. 35-37, bas de la p. 47).

Il est néanmoins à la fois moralisateur et timoré (*cf.* p. 51, l. 123 ou p. 52, l. 139-141) qui n'est pas sans connoter une certaine hypocrisie ou obséquiosité de courtisan. Il représente l'ordre, **un ordre** des choses traditionnel et plat **que le duc Alexandre s'emploie à railler avec truculence**, ce qui renforce l'aspect libre, voire sympathique d'une personnalité à qui rien n'en impose et qui fait ce qu'il veut.

En pendant, **le cardinal Cibo** révèle lui aussi le danger que pourrait représenter Lorenzo (*cf.* p. 49, l. 78-79, p. 50, l. 104-105 où il formule une énigme imagée mais transparente) ; il est beaucoup

plus **fin** que Valori, sire Maurice ou Alexandre lui-même ; ainsi est-le seul qui doute de l'évanouissement de Lorenzo (*cf.* la fin de la scène, p. 53, l. 164 et 169 ; nous reviendrons sur ce « **c'est bien fort** » dit trois fois).

C'est **très subtilement** que le cardinal Cibo prend le parti de sire Maurice ; s'il laisse ce dernier attaquer de front en paroles et en actes le favori du duc, Lorenzo, il appuie par son discours la menace qu'il peut représenter (p. 49-50).

C'est le personnage qui, **duplice** par excellence, peut déceler la **duplicité** chez les autres, en l'occurrence celle de Lorenzo ; **c'est finalement le seul adversaire à la mesure de Lorenzo** qui ne se heurte directement qu'une seule fois à lui : « une insulte de prêtre doit se faire en latin. » (réplique insolemment ironique à la l. 106, p. 50).

Les ecclésiastiques sont rejoints dans leurs accusations contre Lorenzo par **sire Maurice** ; c'est en effet dans ses attaques en paroles qu'on recueille le plus d'informations sur Lorenzo et que son portrait ainsi se complète pour le lecteur spectateur, ce qui lui donne une épaisseur biographique, en l'occurrence celle de « Lorenzaccio » (*cf.* p. 48, l. 41-44 « modèle titré de la débauche florentine », l. 55-59 surtout).

On assiste alors à un véritable **affrontement verbal** (p. 50-51) avec l'entrée en scène de Lorenzo dont **l'insolence** n'a de cesse de défier sire Maurice, voire de jeter un discrédit sur la propre moralité de sire Maurice (le point culminant étant aux l. 113-116 où l'attaque sur le physique de sire Maurice est aussi insultante que comique – on devine l'amusement du duc auprès de qui Lorenzo joue au **bouffon**). Ainsi entre-t-on dans la rencontre de **deux forces agissantes**, de deux puissances qui vont se révéler incompatibles et disproportionnées : **la langue** (de Lorenzo) contre **l'épée** (de Maurice) : « Votre esprit est une épée acérée, mais flexible. C'est une arme trop vile ; chacun fait usage des siennes. *Il tire son épée.* » l. 121-123, p. 51).

Qu'en est-il du duc, Alexandre ?

Ce qui frappe, c'est assurément **son ambiguïté**, puisqu'il défend et protège Lorenzo autant qu'il va le mettre à l'épreuve et en difficultés.

En effet, dans la première partie de la scène (p. 46-47), il feint de ne pas comprendre les accusations portées contre sa tyrannie et son favori.

Il adopte ainsi **un rôle de défenseur ambigu**, voire pervers de Lorenzo, car lui aussi en brosse, en son absence sur le plateau, un portrait monstrueux qui le dévirilise.

En effet, son premier **plaidoyer** le disculpe (p. 48, l. 48-54, l. 60, et encore p. 49, l. 68-69 et l. 76 : « J'aime Lorenzo (appelé même « Renzo »), moi, et, par la mort de Dieu ! il restera ici. »

Mais comment l'aime-t-il ?

Ce plaidoyer tourne à la **caricature**, devient même un portrait à charge satirique : ainsi selon lui, Lorenzo est une créature efféminé, un mignon pervers et débauché, une « ombre » (l. 68-76, p. 49) mais également un indispensable agent double (l. 80-87). Du coup **que doivent croire** les personnages présents et surtout le lecteur spectateur : alors **de quel côté** Lorenzo est-il vraiment ? De côté du duc qu'il servirait avec dévouement en étant alors un parfait « salopard » vis-à-vis des républicains ou du côté des républicains et il trahirait alors son cousin, souverain et protecteur ? Qui a raison ? A ce stade de la pièce, c'est **indécidable**, d'autant que c'est bien en « ruffian » et en « entremetteur » qu'est bien apparu Lorenzo dès la première scène).

Avec l'entrée en scène de Lorenzo, qui entend ainsi forcément ce qu'Alexandre dit de lui, ce qui

était un plaidoyer , certes ridicule et caricatural, pourrait paraître relever carrément de **l'insulte** ; quoi qu'il en soit c'est **la faiblesse malsaine, voire morbide** d'une créature nocturne « énervée » qui est mise en avant comme preuve du caractère forcément inoffensif de Lorenzo. Mais il est permis de se demander **à qui ce discours s'adresse vraiment** : **aux accusateurs** afin de leur démontrer que l'état délabré de Lorenzo agit comme une sorte d'alibi, de preuve de sa pusillanimité, voire de son innocence **ou à lui-même** dans une espèce d'entreprise d'autopersuasion ; pris par l'affection qu'il lui porte et jouet des apparences de son cousin, Alexandre préférerait s'entêter à le considérer comme négligeable plutôt que de revenir sur ses premiers jugement et impressions (*cf.* l. 88-95).

Toujours est-il qu'il y a un plaisir quelque peu sadique de la part d'Alexandre de provoquer le duel entre Lorenzo et sire Maurice, puisqu'après tant de remarques méprisantes il ordonne qu'on lui donne une épée (milieu de la p. 51, l. 125-127) ; il se fait alors en quelque sorte son **boureau** et cette fois, le doute n'est plus permis quant à **l'insulte** puisqu'il est question d'honneur viril et familial (l. 128-135) ; néanmoins le duc se réclame de la farce («Et vous ne voyez pas que je plaisante encore ? », l. 136). S'il y a « plaisanterie », elle est d'un goût plus que douteux si l'on se fie à l'attitude décomposée de Lorenzo que le duc s'acharne à railler, à maltraiter, voire à martyriser comme si ce dernier n'était qu'un jouet, le point culminant étant aux lignes 153-156 avec le « chère **Lorenzetta** » qui achève de féminiser Lorenzo et de le transformer en cousine). Le moins qu'on puisse dire c'est qu'une **relation ambiguë** de couple , de **duo**, existe entre les deux hommes où les distinctions de genres se voient brouillées, Alexandre jouant d'une virilité grossière, vulgaire et excessive vis-à-vis d'un Lorenzo qu'il s'amuse à transsexualiser.

Mais est-ce bien vrai ? Si Alexandre dans sa volontaire grossièreté ne veut rien voir au-delà des apparences et ne doute pas, en revanche **le cardinal Cibo reste dubitatif** et se demande s'il n'y a pas **mise en scène de la part de Lorenzo** qui, ainsi, se composerait une attitude, un jeu tel un acteur. Il ne l'exprime pas explicitement mais on le devine. Il faut ainsi relire la fin de la scène (p. 53, l. 162 à 170) en prêtant attention **aux occurrences du verbe « croire »** ... C'est bien **l'enjeu** de la scène : **faut-il vraiment croire à tout ce qui a été dit sur Lorenzo et surtout faut-il croire à son évanouissement ?** Et si c'était finalement le manipulateur, le duc, qui se trouvait en vérité manipulé ? La question à ce stade du drame reste ouverte, même si le « **c'est bien fort** » de Cibo pourrait être aussi une remarque du lecteur spectateur .

Assurément **le personnage le plus complexe** reste **Lorenzo**.

Cette scène a l'intérêt de révéler comment les autres le perçoivent puisqu'il est à la fois **le thème et le propos** de toutes les paroles qui s'échangent avant même son entrée tardive en scène (bas de la p. 49). Ce qui est alors intéressant, c'est **ce qu'il choisit de révéler de lui-même** : certes son apparence physique, décrite avec force détails de la part du duc, mais surtout ce qu'il révèle dans ses réparties cinglantes et arrogantes : un débauché efféminé et couard , même si nous avons vu qu'à l'instar du cardinal Cibo, nous pouvons en douter ; ce qui est sûr c'est qu'il est à la fois drôle, odieux et pathétique.

De surcroît, la multitude de ses surnoms jette un doute sur son identité qui reste énigmatique, même s'il n'y a aucun doute pour Alexandre. Lorenzo de Médicis, nom splendide, c'est aussi Renzo, diminutif affectueux, mais également Lorenzaccio, le méchant, malfaisant Laurent, et enfin Lorenzetta : cette **hétéronymie manifestant une identité qui échappe ...**

Conclusion :

Dans cette scène Lorenzo affronte indirectement et directement, tour à tour et simultanément, les cardinaux Valori et Cibo, sire Maurice, le duc lui-même qui à la fois le soutient et l'enfonce (curieux rapport entre les deux hommes).

On perçoit aussi la **dimension historico-politique** du drame : enjeux de pouvoir rivaux entre « César » et le pape, opposition entre le pouvoir ducal et les républicains dominés par la famille Strozzi (l. 85, p. 49) ... Mais aussi rôles multiples de Lorenzo-Lorenzaccio : espion, favori, souffredouleur ; il évoque la figure du « **bouffon** du roi » qu'on exècre et qui domine par sa faconde, mais qu'on humilie pourtant.

La scène révèle aussi des enjeux politiques et **psychologiques** : pouvoir absolu d'un Alexandre à la personnalité indigne (une sorte de « butor » monolithique sauf dans son rapport ambigu d'affection et d'oppression avec « Renzo ») ; personnalité trouble de Lorenzo : la suite de la pièce va-t-elle confirmer sa noirceur, sa trahison des républicains, sa lâcheté, sa débauche **ou au contraire** va-t-elle révéler un au-delà des apparences langagières et physiques ?

Fait-on croire la même chose aux personnages présents sur la scène et au public lecteur ? En effet **des signes révélateurs** ont bien été lancés aux spectateurs attentifs :

- les têtes coupées des rois barbares sur l'Arc de Constantin à Rome n'annoncent-elles pas à leur manière le futur régicide fomenté par Lorenzo ?
- Le double jeu de Lorenzo avec le duc et les républicains : est-il vraiment au service du duc ? Ne serait-il pas au contraire dans l'autre camp ? Qui est la dupe de qui ?
- Enfin, le doute du cardinal Cibo ne nous met-il pas sur la voie d'un Lorenzo qui ne serait ni Renzo, ni Lorenzaccio, ni Lorenzetta, mais d'un autre et grand LORENZO ?

En total contraste, la scène 1 de l'Acte III révélera à quel point Lorenzo peut être un adversaire redoutable au combat, « un vrai tigre » s'exclamera même Scoronconcolo ! Mais nous n'en sommes pas encore là.